

M. Chevriot eut un doux sourire.

— Mon Dieu, madame, répondit-il, étant donnée la raison de votre démarche auprès de moi, et que je crois avoir devinée, je comprends vos scrupules et j'apprécie vos susceptibilités. Vous m'avez parlé de choses qui vous paraissent obscures, je vais les éclairer. Veuillez donc m'écouter :

Comme c'est presque toujours inévitable, il y eut rupture entre Marie Sorel et le comte de Rosamont sous un mauvais prétexte invoqué par ce dernier, mais en réalité parce qu'il était à la veille d'épouser Mlle Louise de Noyons.

Le lendemain même de cette rupture, André Clavière, qui savait que le comte allait se marier et qu'il avait constamment menti à Marie, se présenta chez elle pour la première fois. Bien qu'il n'eût pas encore connaissance de la rupture, il s'était dit que la jeune fille allait avoir besoin d'être protégée et que nul autant que lui n'avait le droit de la protéger.

Il la trouva en proie à une profonde douleur.

Elle venait d'avoir la visite du baron de Simiane, ami du comte de Rosamont, qui lui avait proposé cyniquement de la prendre en remplacement du comte. Et comme si ce n'était pas assez de ce sanglant outrage, il brisa le cœur de la pauvre fille en ajoutant : " Mon ami m'a dit : J'abandonne Marie, si tu la veux, prends-la ! "

— Oh ! fit Mme Joubert indignée.

— Inutile de vous dire, madame, continua M. Chevriot, que Marie Sorel répondit au baron en lui montrant la porte.

André Clavière arrivait bien. La jeune fille avait grand besoin de savoir qu'elle n'était pas abandonnée de tout le monde et d'entendre surtout les paroles d'un ami.

Elle accueillit André avec cette joie qu'on éprouve toujours en revoyant un ami d'enfance.

Ce fut André qui apprit à Marie le véritable nom de son amoureux et son prochain mariage avec Mlle de Noyons.

Ils causèrent longuement, elle désolée, se lamentant, lui l'exhortant au courage, la réconfortant.

Enfin il lui fit l'aveu de son amour et lui demanda sa main.

M. Chevriot fit à Mme Joubert toute l'histoire des amours de Marie Sorel et d'André Clavière, sans oublier le moindre détail.

— C'est admirable ! exclama Mme Joubert, qui écoutait suspendue aux lèvres du vieillard.

— Oui, madame, admirable, ce qui prouve que l'amour vrai met dans le cœur tous les dévouements.

La veille, avant de s'éloigner pour toujours de Marie Sorel M. de Rosamont avait commis une nouvelle faute ; pensant que la jeune fille pouvait avoir besoin d'argent, il avait laissé un billet de mille francs sur la cheminée. Ceci avait indigné Marie, et elle lui rendit son argent.

Or, Marie avait raconté à son ami d'enfance, depuis, son mari, ce qui s'était passé entre elle et le baron.

Je ne saurais vous dire comment éclata la querelle entre André et M. de Simiane ; ce que je sais, c'est que le mari de Marie Sorel reprocha violemment au baron son odieuse conduite, et qu'il le traita de lâche, de misérable ! Enfin le terrible duel eut lieu.

— Que puis-je vous répondre, monsieur le docteur, si ce n'est que vous avez fait passer en moi vos convictions ?

Après une pause, elle continua :

— Vous m'avez dit tout à l'heure que vous aviez deviné la raison de ma démarche auprès de vous, eh bien, oui, monsieur le docteur, il s'agit de mon fils, qui aime passionnément Mlle Clavière. Mais pourquoi aurais-je été assez audacieuse pour vous interroger au sujet de Mme Clavière, comme je viens de le faire, si le bonheur de mon fils et peut-être même son existence n'étaient pas en cause ?

Ah ! monsieur, j'avais un poids bien lourd sur la poitrine : vous venez de m'en délivrer ; je peux donc permettre à mon fils d'épouser Mme Clavière.

Il y a près de deux années qu'Edmond s'est épris de notre charmante voisine de Vaucresson ; vous le voyez, ce n'est pas un amour d'hier.

Il n'y a pas lutte entre mon fils et moi ; il ne me parle plus d'épouser Mme Clavière, mais il souffre horriblement, depuis quelques mois surtout.

Il n'est pas allé une seule fois à Vaucresson de l'hiver ; ce sacrifice qu'il s'est imposé a été pour lui un martyre.

Alors il n'est pas loin d'elle ; de temps à autre il peut la voir et entendre sa voix.

Il a su se contenter de ses joies fugitives, mais elles ne peuvent plus lui suffire.

Ses souffrances sont d'autant plus terribles qu'elles sont contenues, et elles m'inspirent des craintes d'autant plus vives qu'elles ne se manifestent point par les plaintes ; elles sont muettes. Mais, hélas ! je vois l'œuvre de destruction qu'elles accomplissent.

Tenant compte de mes susceptibilités, de mes scrupules, et peut-être même les partageant, Edmond a fait tout ce qu'il a pu pour se guérir de son amour ; mais on n'échappe pas facilement à une chose qui vous tient, qui vous serre, qui vous enlace.

Dans cette lutte contre sa passion, celle-ci est restée triomphante et Edmond a été brisé.

Mon malheureux fils n'est plus que l'ombre de lui-même, son courage s'est émoussé, ses forces morales s'éteignant et je tremble pour sa vie et sa raison.

Je n'ai plus d'espoir qu'en Mme Clavière.

Nous devons nous installer à Vaucresson dans les premiers jours d'avril ; mais je ne veux pas attendre jusque-là : dès demain j'irai demander à Mme Clavière sa main pour mon fils.

Monsieur le docteur, pensez-vous que ma demande sera favorablement accueillie ?

M. Chevriot avait écouté avec une grande gravité.

Il répondit :

Mon Dieu, madame, je ne puis pas préjuger qu'elle sera la réponse de Mme Clavière.

— Pourtant vous connaissez toutes ses pensées.

— Peut-être pas toutes, madame.

Et puis il est des choses que telles ou telles circonstances, telles ou telles causes peuvent modifier.

— Mme Clavière tient entre ses mains le salut de mon fils.

— C'est une des causes dont je viens de parler, madame.

Sans aucune doute, Mme Clavière sera très touchée de votre démarche, mais je vous le répète, je ne saurais dire comment votre demande sera accueillie.

— Monsieur le docteur, il est certain que Mme Clavière, que vous appelez votre fille, vous consultera.

— Je le crois.

— Puis-je espérer que mon fils aura en vous un appui ?

— Certainement, madame.

— Merci.

Et, avec cette grâce charmante de la femme du monde, Mme Joubert tendit sa main au vieillard.

III

LA DEMANDE EN MARIAGE

Madame Clavière avait compris que, pour trois femmes seules, il y avait du danger à habiter une maison presque isolée et à une aussi faible distance du bois.

Dans les derniers mois de l'année précédente, c'est-à-dire avant l'hiver, elle avait fait construire un bâtiment assez important, comprenant, au rez-de-chaussée ; écurie, remise, sellerie et, au-dessus, un logement de jardinier et un autre pour un cocher.

Elle avait donc pris un jardinier et un cocher.

Ce nouvel arrangement n'avait pas été sans causer quelque chagrin à Charles Pinguet, qui s'était fait une douce habitude de conduire la jeune femme. Mais celle-ci lui avait fait comprendre que, maintenant qu'elle sortait presque tous les jours, il était impossible qu'il continuât sa mission de dévouement, attendu qu'il ne pouvait pas vivre complètement séparé de sa femme.